

joué que sa cause était perdue ; il s'efforçait de recoller les morceaux.

Il a tenté de plaisanter de sa maladresse :

– Je préfère encore que tu penses que je suis con, a-t-il fait esquissant un sourire penaud ; ça, c'est peut-être vrai. Je n'aurais pas dû te parler de Sophie...

– T'aurais surtout pas dû en parler comme ça, ai-je répliqué, d'un ton qui excluait toute conciliation.

Malgré la souffrance qu'il avait ravivée, je prenais un certain plaisir à jouer de ce laconisme tranchant qui le désarçonnait. Il faut reconnaître que j'avais le beau rôle : c'était lui le solliciteur, après tout, je n'avais qu'à dire oui ou non, j'étais en position de force. Il fit le tour de la table basse pour se mettre devant la fenêtre ouverte. Je suppose qu'il devait penser que par un soleil pareil il était en train de perdre son temps avec moi, alors qu'il aurait dû être sur la plage. Il aurait dû y être par une journée comme celle-là, et l'après-midi était déjà bien avancé. Mais voilà : sans moi il était bloqué ici, lui et les autres de la bande. Après avoir contemplé en silence la verdure du jardin, figée dans l'air tremblant de l'été, il se tourna vers moi comme s'il avait longuement pesé ce qu'il allait me confier :

– Tu sais, tu te fais des idées à propos de Sophie ; elle ne t'a pas oublié, je la connais... Faut pas croire que ça marche si bien que ça avec Olivier.

Ça fait toujours du bien qu'on vous dise un truc comme ça, même si on n'y croit qu'à moitié ; et dans le cas présent j'aurais plutôt dû ne pas y croire du tout. Au fond, je m'étais laissé prendre ; c'est pour ça que je n'en ai rien voulu faire paraître, l'hameçon était trop gros ; j'ai simplement dit :

– Te fatigue pas, c'est pas la peine. Et laisse Sophie où elle est, tu veux bien ?

Patrick a vu que je n'accrochais pas ; c'était sa dernière chance, mais le ton de ma réponse l'a dissuadé d'insister. Il n'a pourtant pas voulu perdre la face et s'est empressé de répliquer, comme à un malade qui refuserait la sollicitude d'un ami :

– Bon, bon... C'est pour toi que je disais ça ; moi, tu sais... Je pensais que tu serais peut-être content de savoir...

– Je t'ai dit de laisser ça ! ai-je lâché durement, parce que, effectivement, j'étais content et ne tenais pas à le voir profiter de cet avantage. L'information qu'il venait de me fournir changeait tout : je n'avais plus besoin d'aller avec eux pour glaner quelques miettes de la présence de Sophie ; si ce qu'il avait dit était vrai, je pouvais me débrouiller seul à présent, ça ne regardait plus qu'elle et moi. Raison de plus pour persister dans mon refus. Patrick, sans s'en douter, avait une fois de plus joué contre lui ; ils auraient pu m'envoyer un autre émissaire ; lui, on pouvait dire qu'il avait tout fait pour que je refuse, et il ne s'en rendait même pas compte. Il avait admis sa défaite et s'était retourné vers la fenêtre. Je préférerais le voir ainsi, naturel et sans arrière-pensée ; on a des rapports un peu malsains lorsque quelqu'un vous sollicite et dépend de vous ; maintenant les choses étaient claires : j'avais dit non, il n'avait plus rien à attendre, on était à nouveau sur un pied d'égalité. Il regarda le jardin en silence un bon moment avant de constater, comme un fait acquis devant lequel il se trouverait désormais impuissant :

– C'est con, quand même, de rester ici par une journée pareille.

Je ne relevai pas ; inutile de revenir sur cette affaire que nous considérions tous les deux comme définitivement réglée. Je souhaitais seulement qu'il s'en aille mais n'avais

pas le cœur de le mettre franchement dehors. Je m'étais montré suffisamment dur avec lui et maintenant qu'il ne représentait plus aucun danger je me sentais un peu coupable. J'aurais voulu le voir partir, mais sans le mettre à la porte de façon désobligeante. J'ai fait ce que tout le monde fait dans ces cas-là : je me suis levé et lui ai proposé de boire quelque chose. C'est quitte ou double : soit l'autre refuse et comprend qu'il doit s'en aller, soit il accepte et c'est reparti pour un tour. La chance était avec moi ; Patrick a refusé : il devait rejoindre les autres qui l'attendaient « Au Bretagne ». En fait ils nous attendaient tous les deux : comment auraient-ils pu prévoir l'échec de la mission dont il était chargé ? Ça ne s'était jamais vu. Je pensai à Sophie qui était avec eux ; pour un peu j'aurais accompagné Patrick, j'aurais retourné ma veste et serais parti avec lui, comme autrefois. J'imaginai l'accueil qu'on nous aurait fait là-bas, dans le petit recoin du fond de la salle où se réunissait toute la bande, les exclamations, les plaisanteries bruyantes, les rires, toute cette bonne humeur grégaire qui allait me manquer cet après-midi. Mais je voyais aussi Sophie, assise sur la banquette au côté d'Olivier, souriante elle aussi à notre arrivée, de ce sourire contraint qu'elle arborait toujours en ma présence depuis que nous n'étions plus ensemble. Et je suis resté ferme sur ma décision. Par politesse, j'ai insisté une nouvelle fois auprès de Patrick : « C'est bien sûr, tu ne prends rien ? » J'aurais mieux fait de m'abstenir car il a finalement accepté : « En vitesse, alors », a-t-il dit en s'asseyant confortablement à ma place.

À son expression détendue j'ai compris qu'il était soulagé de rétablir nos relations normales avant de me quitter. Moi aussi je préférerais ça ; pourquoi rester sur ces relents d'hostilité alors que nous avons toujours eu de bons

rapports ? Je n'avais rien contre Patrick, moi. C'est ce que je me disais en partant à la cuisine chercher nos bières. Tout se terminait pour le mieux.

Nous avons bu presque sans parler, assis l'un en face de l'autre. Je suppose qu'il avait déjà l'esprit ailleurs, qu'il tâchait de digérer mon refus en se préparant à l'annoncer aux autres. Il faudrait aussi qu'ils trouvent une solution s'ils ne voulaient pas perdre toute cette journée à traîner en ville d'un café à l'autre par un si beau temps. Chez nous, par des journées comme celle-là, la seule occupation qui en vaille la peine c'est la plage, surtout avec des copains. Évidemment il faut trouver une voiture, ou envisager un déplacement en car, mais c'est toute une histoire, ça se prévoit, ça s'organise, de toute façon pas à trois heures de l'après-midi. Moi, je n'étais pas non plus tellement enclin au bavardage. Depuis que Patrick m'avait révélé qu'il y avait du tirage entre Sophie et Olivier, je m'étais remis à espérer. Bien sûr, étant donné les circonstances dans lesquelles il m'avait confié cela, je n'aurais peut-être pas dû y ajouter foi. Mais au contraire, me disais-je, ce sont justement ces circonstances qui l'ont amené à me le dire ; en temps normal, jamais il n'aurait fait quoi que ce soit qui puisse amoindrir l'image d'Olivier ; là, à court d'arguments, il n'avait trouvé que cela pour tenter de me convaincre, et ce n'était pas le genre de Patrick d'inventer de toutes pièces une chose pareille. Il était fort possible, après tout, que Sophie ait réfléchi, que son expérience avec Olivier l'ait déçue – aussi séduisant et séducteur soit-il, peut-être même à cause de cela –, qu'elle regrette.

Évidemment, elle ne pouvait rien dire, rien laisser paraître – elle aurait eu l'air de quoi ? – surtout pas en ma présence. Lorsque j'étais avec eux, elle feignait de filer le

pas de poupées aussi belles, elle le savait bien ; il y en a qui sont méchants aussi, qui feraient ça rien que par méchanceté, des jaloux.

Alors le monsieur avait dit : « Bon, si vous êtes sûres que ce n'est pas eux, il ne nous reste plus qu'une chose à faire : on va aller voir le gardien du parc et lui donner le signalement de Louise, comme ça, si jamais il la retrouve ou si quelqu'un la lui rapporte, il te préviendra tout de suite. Tu es d'accord, Agathe ?

– Oui je suis d'accord, avait fait Agathe en se levant. Le gardien, il habite la grande maison là-haut près des serres ; c'est lui qui soigne les animaux. »

Ils étaient partis tous les trois chercher le gardien, en contournant l'étang. Le monsieur marchait vite, bien qu'il fit attention à régler son allure sur celle des deux fillettes. Cécile et Agathe faisaient les plus grandes enjambées qu'elles pouvaient mais devaient tout de même trotter parfois pour rester à sa hauteur. Cécile tenait Nunuche sous le bras comme un sac ; elle s'en fichait à moitié de Nunuche, Cécile ; il y avait des jours où elle s'occupait même pas d'elle.

« Il est chez lui, on le sait, reprenait Agathe essoufflée ; on l'a vu remonter tout à l'heure avant de donner à manger aux canards. Il veut pas qu'on leur donne à manger, lui, c'est interdit. Alors on le surveille. »

Le monsieur avait ralenti pour attendre Cécile qui suivait sans beaucoup de conviction ; il regardait Agathe. Elle avait sauté trois quatre fois pour le dépasser et marchait maintenant presque devant lui à reculons tout en parlant :

« Tu crois que c'est mauvais, toi, de leur donner à manger ? Ils ont faim, tu sais : dès qu'on leur jette un bout de pain ils sautent tous dessus en même temps ! Nous, on

les lance dans l'eau, comme ça ils nagent. Hein que c'est pas mauvais... Peut-être que Louise est déjà chez le gardien ? Et si quelqu'un lui a rapportée en croyant qu'on l'avait oubliée sur le banc ?

– Je n'en sais rien, avait répondu le monsieur sans qu'Agathe comprenne bien s'il parlait des canards ou de Louise ; peut-être... » Il avait repris son allure normale depuis que Cécile les avait rejoints.

« C'est là, avait fait Cécile en montrant la porte vitrée vert clair encadrée de glycine. Le monsieur s'était retourné vers elle :

– Tiens !... Tu sais parler toi aussi ? »

Le carreau avait tremblé comme s'il allait tomber de l'autre côté lorsqu'il avait frappé. Personne ne venait, alors il avait fait une drôle de grimace, sourcils haussés, les coins de la bouche tirés vers le bas, en hochant plusieurs fois la tête. Elles avaient ri toutes les deux et lui avait souri juste au moment où une dame ouvrait la porte. Il était aux serres, son mari, s'ils voulaient absolument le voir ; mais le monsieur avait dit qu'il ne voulait pas le déranger, que ce n'était pas la peine, et il avait tout expliqué à la femme. Pendant tout le temps qu'il parlait elle s'essuyait les mains sur son tablier ; à la fin elle s'était tournée vers Agathe : « C'est à toi la poupée ? » Agathe avait fait oui de la tête. La dame était rentrée chez elle ; elle était revenue sur le pas de la porte avec un crayon et un calepin :

« Écoute, ma petite, c'est mon mari qui s'occupe de ça d'habitude ; tu vas me laisser ton nom et me dire où tu habites ; on récupère tous les jours des tas de choses dans ce parc ; si on retrouve ta poupée on prévientra ta maman. »

Agathe n'avait pas aimé qu'on l'appelle « ma petite », mais elle avait donné son nom et son adresse que la dame

écrivait dans son calepin. Le monsieur penchait la tête pour la regarder faire comme s'il avait eu peur qu'elle se trompe ; puis il avait remercié et ils étaient partis. Au croisement de la grande allée qui va vers la grille il leur avait dit au revoir à toutes les deux mais Agathe avait bien vu que c'était surtout pour elle. Elles étaient restées là tandis qu'il s'éloignait à grands pas au soleil. Un peu plus loin, avant de sortir, il s'était retourné pour leur faire un petit signe de la main ; Agathe et Cécile avaient aussi agité leur main, puis elles étaient rentrées goûter à la maison.

Agathe a terminé son chocolat. Elle pose son bol dans l'évier, range tout comme d'habitude, essuie la table. Elle reprend son cartable et la lettre avant de monter dans sa chambre. Dans l'escalier elle se demande si elle ne va pas téléphoner tout de suite à Cécile pour lui dire que Louise a écrit. Elle a bien envie de le faire parce qu'elle n'en reviendra pas Cécile, et puis elle a besoin de le dire à quelqu'un ; ça sert à quoi que Louise ait écrit si personne ne le sait ? À sa mère, elle ne peut pas le dire : elle n'était déjà pas très contente, avant-hier, lorsque Agathe lui a raconté l'histoire avec le monsieur au Jardin des Plantes, mais il fallait bien qu'elle la raconte pour expliquer comment elle avait perdu Louise ; ce coup-ci, avec la lettre, elle va carrément se moquer d'elle, ou alors elle ira chercher on ne sait quoi parce qu'Agathe aura reçu cette lettre, elle ne voudra jamais croire que c'est de Louise ; elle est toujours comme ça, sa mère, elle se méfie de tout.

Dans sa chambre Agathe allume la lampe de son petit bureau où elle pose la lettre. Dans le coin, sur le dessus de lit en patchwork du divan, il y a les trois coussins jaunes alignés contre le mur ; mais ça n'est plus comme hier : ça ne lui fait plus rien de constater que Louise n'est pas là à sa